

Avant-propos

Rien n'est moins excitant pour moi que d'écrire un récit érotique.

Si l'écriture s'avère un exercice austère où la paresse et l'approximation n'ont ni place ni raison d'être, la composition érotique, elle, confine au sacerdoce. La matière sensuelle demande une implication extrêmement sévère : une véritable ascèse. Il ne s'agit pourtant pas de se présenter vierge à l'écrivoire, bien au contraire ! C'est fort de son bouillonnement intérieur que l'on s'y engage : le cœur bat, la main tremble, la lippe brille de salive... Au faîte de l'excitation, on éjacule les premières pages : au faîte de la déception, on découvre à la relecture la pauvreté de ce que l'on croyait un exploit. Les mots collent et s'engluent, le texte lourd ne connaît ni virgule ni parenthèse : obsessionnelle, ridicule, sans finesse, c'est une prose monolithique, finalement plus morte que vivante.

Le souffle du récit ne vient pas avant qu'on ait maîtrisé le sien. La tension du désir dévaste la concentration nécessaire à tout travail digne de ce nom, c'est pourquoi il est essentiel de

se l'interdire... Ou de la dépasser. Il ne reste qu'à accepter ses émotions, les nourrir jusqu'à explosion, de tous les souvenirs, de tous les fantasmes qui dorment ou surgissent. Le bouleversement doit submerger l'esprit jusqu'à le vider : c'est ainsi que, une fois passée la frénésie, l'on a enfin la tête froide pour écrire la chaleur des corps. Le soupir et le frisson deviennent sujets d'études : avec le calme olympien du légiste, l'on peut prendre le temps d'en disséquer les natures exactes, d'en comprendre la naissance, d'en cartographier le cheminement, d'en mesurer la longueur et l'intensité.

De cette retraite attentive, de cet examen minutieux renaît le feu d'artifice initial : la lecture est une caresse et l'esprit du lecteur doit pouvoir glisser et se laisser emporter par la fluidité du récit. Le moindre accroc, dans les sonorités, dans l'action, dans le sens, signerait la fin de la magie. Restituer d'un simple mot, d'un simple geste, la folie d'une émotion, transcender la pulsion par la méthode : ce défi suppose une parfaite maîtrise. Celle que je tente d'acquérir, aussi bien du bout de ma plume que du bout de ma cravache.

De tous les possibles érotiques, le BDSM est sans doute celui qui offre le plus large des champs d'exploration et de création. L'on s'y aventure avec sa seule personnalité pour toute boussole. La nature humaine n'a de règle que l'exception. Chaque rencontre procède d'une alchimie unique, qui remet en question tout ce que l'on a appris, nous aide à dynamiter nos certitudes pour conserver l'énergie de satisfaire notre curiosité. À mesure que l'on chemine, l'on se rend compte que tous les repères bougent, que les limites fluctuent, que le but devient plus clair mais semble s'éloigner : c'est là mon bonheur ! Préférer la route à l'arrivée !

Contradiction fondamentale : j'ai commencé à écrire ce recueil en dévidant la pelote de son titre, dont les quelques

mots m'ont assailli un jour. Un titre, c'est la touche finale par excellence, qui présente et synthétise l'ouvrage tout en veillant scrupuleusement sur son mystère... *Expériences du Domaine Sensible* aurait pu s'appliquer à un traité d'art ou de philosophie : il n'y figure pas d'évidente promesse masturbatoire, on est loin des termes aguicheurs ! Je n'ai pourtant pas trouvé d'intitulé plus exact.

Ce que l'on peut, aux derniers moments de sa vie, baptiser expérience est la somme de petites expériences : qu'elles soient de simples accidents, parfaitement inattendus, ou qu'elles découlent d'une recherche profonde. Nous tâtonnons, nous découvrons, sans assurance de parvenir à quelque chose mais avec l'espoir d'une révélation.

Un domaine désigne une étendue assez vaste pour inviter au voyage, assez jalonnée toutefois pour que l'on y devine une trace d'humanité et que l'on ne s'y perde pas. Un domaine, c'est également une discipline, dont on peut faire sa spécialité.

La richesse de la langue française tient également aux possibles malentendus qu'elle favorise : que d'acceptions, que de réalités couvertes par le mot « sensible » ! Son sens va d'une première idée à son exact contraire.

La sensibilité recouvre la capacité physique à percevoir et réagir à des stimulations. Sans les sensations, sans l'imagination, pas de sensualité. Du plus loin que je m'en souviens, je n'ai jamais eu du temps de l'enfance qu'un rapport limité à mon corps. Je savais la douleur vive mais passagère du bobo et la douceur du soulagement qui suivait mais je ne me rappelle pas avoir goûté le profond plaisir d'un bain ou de l'herbe où se rouler. La virginité était un voile qui amoindrissait les ressentis. J'avais eu une vague idée de la

volupté, en contemplant mes chats alanguis qui s'étiraient au soleil en me lorgnant avec un sourire au coin de l'œil. J'avais en revanche un désir parallèle, que je ne rapprochais pas encore de la sexualité : celui d'être aimée. Puis adorée. Puis adulée.

Mes premiers émois, eux, ont été littéraires. Pas le moindre trouble ni la moindre envie suscités par *Les Malheurs de Sophie* ! Les lectures qui m'ont « éveillée » n'étaient en rien sulfureuses. On fait son beurre fantasmagique avec le lait qu'on trouve... Ma main a mis des années avant de quitter la page pour se livrer à des attouchements, fort timides au final : je ne comprenais même pas exactement ce que j'étais en train de faire, ni à quoi tout ceci me préparait. J'ai subi mes premières joies sensuelles, empêtrée dans le flou tenace de pensées obsessionnelles. Cette prédominance de la cérébralité, cette frustration anonyme, cette croissance larvée de ma libido ont été déterminantes : elles ont conditionné toute ma sexualité.

Déniaisée sur le tard, j'ai pris la réalité des sensations comme une gifle en pleine face. La violence de la défloration m'a révélé la profondeur de la douceur. Il fallait l'expérience du corps-à-corps brutal pour apprécier le plaisir de toutes mes fibres. J'ai pris le temps d'appivoiser les corps avant de me lancer dans la pratique BDSM, mettant un point d'honneur à m'écouter, me voir progresser, temporiser. Difficile exercice que celui de remettre à plus tard ses envies, pour ne pas se vautrer dans la précipitation, pour apprécier aussi la musique des instruments que nous sommes... Le corps et l'esprit sont en permanent dialogue : le plaisir et la douleur ont des conséquences sur le mental, tout comme des maux psychologiques engendrent des maux physiques. Cet échange, fort heureusement pour nous, se fait dans les coulisses, dans le dos de notre conscience. Le corps peut réagir avant que l'esprit ne

percute : il est déjà séduit ! Notre construction mentale se fait aussi grâce à l'enveloppe. C'est pourquoi le BDSM est mon paradis : ce duo, de frisson épidermique et de vertige mental, c'est la Callas en contrepoint à Pavarotti...

La sensibilité, c'est aussi la disposition à s'émouvoir. Contrairement à l'idée reçue, le sadomasochisme ne se résume pas aux insultes et à la flagellation au sang. Il ne s'agit pas de sévices et le terme de « sadisme » lui-même se voit questionné dans le milieu BDSM. Ces pratiques sont un monde de précautions et de soins où le sentiment, s'il n'est pas nécessaire (comme pour tous les jeux d'alcôve), n'est pas prohibé, loin de là. C'est la conscience, la considération, le respect de l'autre et même l'amour qui différencient la personne dominante du tyran domestique. Qu'il se considère comme un guide, un enseignant, un tuteur ou encore un chef d'orchestre, la figure du Maître ou de la Maîtresse prend en compte les anciennes blessures, sensibles, elles aussi, pour les guérir.

Si endosser un rôle de soumis ou de dominant par amour est un fourvoisement (l'on ne peut que rarement en adopter et en cultiver le goût profond de cette façon), chasser le sentiment amoureux de ses pratiques BDSM peut également mener à l'impasse. Aimer n'est pas une faiblesse, que diable ! La tendresse n'est pas non plus l'apanage des relations classiques ! On peut faire abstraction de ses propres désirs pour réaliser ceux de l'autre et y trouver quand même son compte mais faire abstraction de ses sentiments confine à l'absurde : ce sont justement eux qui nous empêchent d'aller trop vite, trop loin, de ne plus être vigilant.

La sensibilité, enfin, exprime le caractère de ce que l'on doit aborder avec vigilance : c'est la menace en sourdine d'une bombe qu'on se plaît à chatouiller. Aborder le BDSM, c'est se

confronter à la bombe intérieure... et extérieure. Le jour où l'on pose devant soi cette évidence, où l'on regarde droit dans les yeux la nature de ces désirs particuliers, l'on chavire : toute l'identité qu'on avait enfin réussi à construire est remise en question. Ce n'est pas une nouvelle pièce à intégrer mais un grain de sable pris dans l'engrenage, qui déränge et fait vaciller l'image que l'on a de soi, cet inconnu. La révélation de ce qui dormait semble une nouveauté, impossible pourtant de s'y laisser prendre : l'écho n'en finit plus, signe que la chose est viscéralement ancrée. L'on se souvient et chaque événement de notre vie vient s'imbriquer dans un autre, comme si tout d'un coup l'on avait pour la première fois une vision d'ensemble de nous-même : tout a pris sens, l'on se comprend enfin. Le grain de sable est devenu perle. Puis, revers immédiat, l'angoisse : qui pourra comprendre ça ?

Parmi les freins, la société et son regard oppressant car démultiplié. Ces remparts intérieurs à abattre viennent, souvent, du prisme social. Il n'y a de monstre que celui qui est désigné comme tel. L'esprit, perméable au jugement, trop souvent n'adoube pas ce que le corps, libre et sauvage, désire ardemment. C'est finalement de sa propre trahison que jouit l'esprit lorsqu'il s'agit de traverser le miroir : assumer ces penchants, plus encore lorsqu'il s'agit de le faire publiquement, est alors un acte presque terroriste ! On assiste dans l'alcôve au renversement sain et serein des valeurs. Ce frisson qui gagne les participants serait sans doute moins fort s'ils ne se considéraient pas un peu comme des pirates, des contrebandiers de la morale classique. Il faut autant de courage pour s'extraire de ses carcans que de tendresse pour manier la cravache.

Deux statuts demeurent particulièrement épineux à revendiquer, dans cette société étrange de sexualisation

forcenée et de pudibonderie putassière: ceux de femme dominatrice et d'homme soumis. Celle que l'on nomme « Maîtresse » jusqu'à épuisement des clichés est (comme très souvent lorsqu'il s'agit d'évoquer la femme) une image d'Épinal. Si l'on imagine le Maître toujours élégant, taiseux, ténébreux, sûr de son autorité naturelle et menant des vies cloisonnées mais multiples, la figure de la Dominatrice, elle, n'est pas envisagée comme une personnalité complète et complexe: elle ne sortirait jamais de son donjon où elle ne ferait que vociférer en hystérique, dormirait un peu pendant les quelques pauses que lui permettent sa vie de Messaline, bardée de cuir à la façon d'une amazone. Castratrice (en cas d'hétéro et bisexualité), comme s'il était acquis (même pour elle!) que le pouvoir réside dans le phallus, elle ne saurait officier sans la fameuse ceinture dotée d'un énorme godemiché: lesbienne refoulée!

Que dire alors de l'homme qui accepte (pire: qui réclame!) d'accueillir la femme et l'instant, comme ils viennent, sans chercher plus avant à les contrôler? Il est considéré comme un démissionnaire, un lâche qui n'a pas les épaules d'assumer son rôle. Sa virilité semble balayée d'un revers de main: il n'a pas de couilles! Il se défroque, vaincu avant de se battre, pour tendre la culotte à Madame... Loin, le charme suranné du noble chevalier servant et de l'amour courtois: dépassés par la fulgurante émancipation des femmes, bien des messieurs se réfugient au tiède d'une galanterie-marchandage, remisant par-devers soi des élans naturels incompatibles avec l'actuelle comptabilité des sentiments.

Question d'époque ou de nature humaine? Qu'elles sont pondérées, timorées, perdues et craintives, les amours d'aujourd'hui! Le couple semble se résumer à l'acoquinement de deux solitudes qui se font reluire pour convenir un temps l'une

à l'autre, avant de regagner le confort inamovible de leurs appartements personnels. Qu'un sourcil se fronçe, qu'une voix s'élève dans le conflit et ils signent l'arrêt d'un engagement en demi-mesure. La difficulté n'est pas tant de plaire que de plaire malgré tout ce que l'on est. Car la vérité sue, la vérité pue : l'autre, tout autant que nous, est un idéal qui se fracasse en permanence. Foin des soupirs calibrés : la vérité nue, c'est un visage défiguré de ses colères, de ses extases aussi.

Non, il ne vient qu'à peu de personnes l'idée simple que voici : une femme dominatrice est d'abord celle qui impulse le mouvement, mène la danse, pense à procurer du plaisir à son partenaire autrement qu'en écartant ses multiples lèvres. Non, il ne vient qu'à peu de personnes cette évidence : un homme qui se soumet ne se dégrade pas mais s'ouvre au plaisir de la découverte. Croyez-le : ces corps-là, qui auront chanté plus que de raison pour la perdre, mourront en jubilant d'avoir connu la vie aussi fort.

Ne voyez pas, je vous en conjure, un quelconque manifeste dans ces lignes : je ne suis pas de celles qui érigent le BDSM en grande cause ou en concours où il faut écraser pour briller. J'y vois une quête existentielle, toute personnelle, où chacun, en apprenant à reconnaître l'animal en lui, en dorlotant l'humain, ne prend que le risque de se surprendre lui-même. Où chacun doit se rassembler et non se perdre.